



**DIDIER
CASTINO**

Après
le silence

LIANA LEVI



piccolo

Didier Castino

Après le silence

LIANA LEVI  *piccolo*

Et je m'appelle Louis Georges Edmond Catella. Je travaille à l'usine toute la semaine, c'est dur mais ça me plaît. Je suis quelqu'un qui avant tout travaille, a toujours travaillé. C'est ma vie, la reconnaissance et la sécurité. Tout le monde dit que mon travail est l'usine. Où il est Louis? Il est à l'usine. Attends deux minutes, il va revenir de l'usine.

Si tu veux raconter ma vie, tu ne peux parler de moi à l'école. J'ai dû y aller comme y vont les enfants de 1930, mais moi c'est le travail surtout. Très peu d'argent à la maison, on le met dans des boîtes et on essaie de le garder, ne pas s'en servir pour être plus riche un jour, alors l'école... Il ne faut pas y penser ni s'y attarder, on n'en parle pas. Très tôt on comprend que certaines choses nous sont étrangères, tout s'organise entre ceux qui peuvent et ceux qui ne peuvent pas, ceux qui vont à l'école et ceux qui travaillent, c'est l'un ou l'autre. Il n'y a pas de révolte, pas encore, la vie s'épuise ainsi: je ne suis pas de ceux qui doivent aller à l'école trop longtemps, moi je ferai autre chose, je travaillerai. Aller à l'école, je n'y pense même pas, je gagnerai de l'argent et j'en mettrai dans les boîtes, à mon tour. Je crois que j'ai commencé

à vivre quand je me suis rendu compte de cette donnée incontournable.

Avant, qu'ai-je connu ? Je ne me souviens que de brouillard, d'attente et d'odeur âcre. Je ne me souviens que du deuil qu'a porté ma mère, jusque dans ma naissance, jusque dans ma conception, le deuil impossible de sa seule fille emportée par les fièvres typhoïdes, mot inconnu d'elle, appris seulement au moment de perdre celle qui aurait été ma sœur. Fièvre typhoïde, pour elle le sens n'est pas à extraire du typhus exanthématique ou du bacille typhique, non, il désigne exclusivement la mort de sa fille aînée. La fièvre typhoïde est ce qui a tué sa petite âgée de sept ans, ce n'est rien d'autre.

Ma mère tente de redonner vie à sa fille, de la ranimer par ma naissance. Je suis donc né de cette tentative, je dois être ce deuil, en être à la hauteur. Je nais comme ça. Je deviens l'aîné de la famille mais la place est usurpée, je ne l'ai pas obtenue à la régulière, seulement par défaut, par dépit. C'est du vol. Pendant les premières années, elle m'affuble de robes blanches, de rubans dans les cheveux, les gens s'exclament sur la jolie petite fille que je suis. L'entourage le plus proche n'accorde guère d'importance à ces attentions désespérées, elle était bien malheureuse, disaient-ils, ça passera avec le temps. Ça a passé.

Je rentre à l'usine. J'ai treize ans. Je me souviens surtout de ça. Un nouvel élan, une ouverture sur un monde inconnu mais dont beaucoup parlent autour de moi, un monde difficile mais grâce

auquel on devient un homme. L'usine est donc la promotion qui permet de rejoindre le sillage de mon père et de m'éloigner de celle qui aurait dû être ma sœur, de devenir un peu plus homme, un peu moins enfant. C'est peut-être pour ça que le souvenir est si aigu, me recouvre. Un sursaut, si tu veux, une prise de conscience, comme un traumatisme qui déterminera ma vie et mes désirs, mes révoltes et beaucoup de mes doutes. J'ai vraiment existé à partir de l'usine, comme si je venais d'elle. Excuse-moi d'insister, mais c'est par elle, l'usine, que j'ai pu savoir, grandir enfin et devenir un homme. C'est pour cela que quand on parle de moi, il y a toujours l'usine, elle me décrit au même titre que ma taille, 1 mètre 69 seulement – Rose, ta mère, te dira qu'on mesure n'importe comment sur les pièces d'identité, que jamais ton père n'a fait 1 mètre 69, il est beaucoup plus grand que ça, mais quand il a fait faire ses papiers, c'était pas pareil, on ne mesurait pas comme maintenant –, au même titre que ma taille donc, que mes yeux et ma voix, même ma mère entre volontiers dans cette approche de moi qui lui ramène enfin un fils aîné et enterre définitivement sa fille perdue.

Ça n'a jamais cessé, tout ce que j'entends... C'est l'usine encore, l'usine qui... On parle beaucoup de moi, on me célèbre, mais on parle beaucoup d'elle aussi, comme si nous ne pouvions être séparés. Maintenant encore il m'arrive de l'entendre alors qu'elle n'existe plus et qu'il n'y a plus rien, que tout est mort. On ne peut pas me laisser tranquille avec l'usine? Tu ne peux pas? Jusqu'ici on vient m'emmerder avec elle? J'aimerais qu'on ait un peu

plus de retenue et qu'avant de parler d'elle parlant de moi, on considère davantage et au premier chef que je suis Louis Georges Edmond.

Tu ne me connais pas très bien. Tu ne me connais que, comment? Par ouï-dire... Tu t'es fait une image de moi par le discours des autres, une image construite sur ce qu'ils ont vécu, une image invérifiable. Ta mémoire ne parvient pas à attester la véracité de tant de paroles abondant dans le même sens, celui de la grandeur, de la dignité, de l'idéal humain. Mais tu ne penses même pas à les contester, cela te paraît possible, étonnant, rare, mais possible. Tu l'as tellement entendu, tu vis tellement avec, qu'il est impossible pour toi d'en douter. Aujourd'hui, tout le monde m'aime et hurle à qui veut l'entendre toute son estime, ils m'aiment et ils le disent. Forcément, celui qui entend cela, un fils par exemple, se dit qu'il est passé à côté d'un grand homme, ou qu'il est arrivé trop tard. Que toute sa vie durant, il courra après, tentera vainement de me rejoindre, que mon exemplarité, sans cesse dressée devant lui, ne lui laissera guère le choix et lui imposera de se hisser jusqu'à moi, toujours mettre en balance ses actions et les miennes, ses désirs et les miens, en tout cas ceux que la scie des autres ressasse.

Pourtant je travaille à l'usine et ça n'a rien de grand, de digne. J'y rentre à treize ans, sans appréhension, j'y rentre comme prévu, aucun doute possible et l'on n'attend rien de moi, c'est ma vie et je ne pense même pas à discuter, j'y rentre brutalement, comme je suis rentré à l'école à dix

ans, à dix ans parce que c'était loin, que j'habitais à la campagne, que l'école était en ville et que ma mère, la ville lui faisait peur. Alors il fallait qu'on vienne habiter en ville pour que j'aille à l'école, rue Edouce. Pas avant. J'étais dans une classe où l'on était tous mélangés, petits, moyens, grands. Hier l'école et puis hop vient le jour où je rentre à l'usine, il n'est pas question d'année scolaire, de progression ni de rythmes, l'usine vient me chercher à l'école, c'est normal. L'école occupe en attendant l'usine, c'est un réservoir d'ouvriers qui attendent qu'on vienne les prendre et les emporter. Moi, c'est comme ça, on vient me chercher, on sait que je ne resterai pas, j'attends l'âge. Je sais un peu lire, je déchiffre grosso modo l'essentiel en tordant la bouche, remuant mes lèvres pour comprendre et former les mots vaille que vaille, c'est suffisant.

À l'usine on ne me paye pas comme aujourd'hui, je travaille et on me donne des choses, ce qui ne fera pas défaut, des tombées, de la *menue matière*, c'est ça mon salaire plus quelques pièces, un billet. La *menue matière*, on te dira que je travaillais à la *menue matière* – ou même à la monnaie matière – mais on ne sait pas vraiment ce que c'est. En fait, j'apprends à travailler dans une entreprise de chauffage central – l'entreprise Dor, on te dira sans savoir comment ça s'écrit, on te dira aussi l'entreprise Dior mais ce n'est pas ça et de toute façon ça n'a plus d'importance. Cette entreprise envoie ses ouvriers sur des chantiers et leur confie la *menue matière*, c'est-à-dire les matériaux nécessaires à l'accomplissement du travail, on doit ramener en

fin de journée ce qu'il en reste, ne pas la gaspiller, ne pas se l'approprier surtout. Si l'on est ancien dans la boîte on peut en recevoir en contrepartie du travail effectué, ce n'est pas très officiel, on n'en parle pas trop fort mais il y a moyen d'en récupérer, moi aussi j'en ai reçu sans être un ancien.

Voilà le début. Je suis dans cette usine où j'apprends à être ouvrier sans spécialité, si tu veux, et où l'on m'envoie sur des chantiers. Je n'y viens que pour en partir, ce n'est pas comme l'autre usine, celle que je connais mieux. Non, ici je ne reste que deux ans et on me renvoie parce que j'ai volé dans la caisse de la *menue matière*. C'est ce qu'ils disent. D'autres te diront, ceux qui ne cessent de m'aimer, que jamais de la vie au grand jamais Louis n'a volé dans cette caisse, que c'était un prétexte et qu'un homme comme moi – même si, pour l'heure, je n'étais pas encore homme mais ils aiment à gommer les âges, pour eux je suis un tout, je l'ai toujours été, une entité, Louis c'est Louis, ils disent, un homme exceptionnel, tu entends? –, un homme comme moi donc ne peut pas voler.

Toujours est-il qu'en apprenant à travailler, j'apprends aussi, je comprends plutôt, que le travail me choisit et non le contraire, je peux très vite devenir en trop dans une usine, je le comprends je t'assure, dès cette époque, j'ai conscience qu'il faut accepter les règles. C'est le travail. Je ne perçois aucune injustice dans cette mise à pied, je crois que c'est l'usage et que le travail est toujours à retrouver, qu'on ne peut que le perdre à un moment ou un autre et qu'un nouveau remplacera l'ancien perdu, je le découvre et je le comprends. Seul le

motif du vol me surprend, je n'ai pas eu l'impression de toucher à la caisse, à la *menue matière*, mais la justification me paraît malgré tout convaincante, je prends cela comme une mise en garde, j'ai dû faire une connerie à un moment donné sans m'en apercevoir, je ne pense surtout pas à contester. J'ai peut-être volé finalement, je ne crois pas mais je n'en suis plus sûr du tout. C'est tout ça que je me dis quand je commence vraiment à travailler, quand je quitte la *menue matière* pour entrer à la grande usine à seize ans.

La vraie, celle-là, jusqu'au bout. C'est là qu'un vieux me dit eh jeune tu viens creuser ta fosse à l'usine, j'ai rien compris moi, je sais pas ce que ça veut dire fosse, creuser ta fosse comme on dit rouler ta bosse, je dis ça maintenant mais à seize ans je ne sais pas ce que ça veut dire rouler sa bosse... Parler encore de l'usine... Il faut arrêter... Je ne lui appartiens pas, on n'est pas mariés, mais tout s'enchaîne autour d'elle, les mots m'échappent comme si parlant de moi je ne pouvais que parler d'elle. Parler d'elle, c'est exister, jamais contesté puisque l'usine c'est moi dit-on, *ça me connaît*. Mais ça va comme ça. Parler de l'usine pour ne pas parler du reste, attendre avant d'en parler.

Le reste, le moins palpable, le plus diffus dans ma vie, le tout perdu à peine construit, abandonné en cours, laissé en plan, ce que je laisse échoué et qui se meurt à cause de moi. C'est sûr l'usine rasure. Pas facile de parler d'autre chose. Des choses qui ne se disent pas et toi tu viens m'entendre au bout de quarante ans... Tu en as mis du temps. Moi je n'ai jamais cessé de parler. Dans le vide,

peut-être, mais j'ai parlé. Qui m'a entendu? Après tout je m'en fous, tu peux bien en revenir à l'usine, si tu veux.

Très vite ça deviendra la fonderie. Louis est à la fonderie... Je rentre aux *Fonderies et Acières du Midi*. *Fonderie*, je ne sais pas, *Acierie*, je ne sais pas, fonder, fondeur, on m'a dit, je comprendrai plus tard, acier aussi, *Midi*, je pense à l'heure, mais je ne réfléchis pas trop. Je sais que c'est le nom de l'usine, c'est tout, un nom, ça ne se discute pas, ça ne s'explique pas, surtout à seize ans, on s'en fout, on prend tout, c'est comme une chanson, on la chante sans rien comprendre pendant des années, elle est là, on la chante et puis un jour on en comprend le sens, un vrai bonheur. L'usine c'est pareil, son nom sonne bien et c'est tout, après seulement on comprend l'acier, *Fonderies et Acières du Midi*.

Je travaille beaucoup, j'apprends sur le tas durant des journées infinies qui délicieusement m'épuisent, ça me plaît, je parviens très vite à reproduire ce que les vieux m'apprennent, les gestes se répètent, les réflexes naissent au cours des semaines sans totalement se relâcher le week-end, la semaine et le week-end se mettent à exister, je découvre et ne les confonds plus, je comprends mieux leur répartition, leur distinction. Quand je suis en week-end, je pense à la semaine à venir, j'en suis impatient les premiers temps. Durant la semaine, j'apprends mon métier avec les vieux, j'apprends très vite, manuel on dira. C'est vrai, je sais faire beaucoup de choses, des travaux à l'usine mais aussi ailleurs, à la maison, chez les

voisins, les amis – Louis *il a des doigts d'or*, il sait tout faire.

Je deviens mouleur, je prends la douche à l'usine avec les vieux, j'ai honte, j'ai l'impression qu'ils me regardent tous, je n'ose pas trop au début. Je ne veux pas voir, relever la tête, je regarde le sol mouillé, ils sont tous poilus les vieux, moi si peu. Leurs sexes démesurés par rapport au mien. Ils ne se cachent pas, ils font ça comme ça, naturels, ils oublient après tant d'années qu'ils sont nus. Je n'ai jamais vu de vieux tout nus, jamais vu un autre sexe que le mien. Ils sont tous là, les dos, les fesses poilues, les jambes bleues, les marques, les bosses, ils ne parlent pas beaucoup, ils soufflent, certains tirent sur leur cigarette, il y en a qui sifflent, mais ils souffrent, ils sont plus lents, les gestes décomposés, presque immobiles, l'eau qui leur tombe dessus les blesse. Il se peut qu'un jour on ne puisse plus sortir de la douche, ça peut arriver après tout, après des années d'usine, qu'il faille les aider, soulever leurs corps, arrêter l'eau, moi, là, sous la douche, on verra, non vraiment, ça ne me plaît pas la douche, quand c'est fini l'usine. Alors je fais vite, je fais comme eux, je me tourne et c'est fait, je deviens mouleur.